

de la presse, elle est la reproduction exacte des péripéties de ce voyage abracadabrant. Pas plus que le voyage lui-même, elle n'engendre la mélancolie. Lisez, amis, riez, c'est mon vœu le plus cher.

Vélocipédie ! Voilà un mot qui faisait hausser les épaules naguère encore et qui aujourd'hui attire la curiosité de tous comme un miracle. C'est, en effet, un mot magique, miraculeux qui vient de transformer le monde. Quand j'y ai fait mes premières armes, j'ai très bien pressenti son brillant avenir et je suis heureux de constater que mon flair était bon. On se riait de vous alors, lorsque vous pédaliez. Vous étiez une exception plus ou moins gracieuse, selon le rang que vous occupiez dans la société. J'ai essayé bien des quolibets dont j'ai ri de bon cœur. Je puis me considérer comme un fervent apôtre du cyclisme, ayant des premiers prêché pour sa cause. Avec quel bonheur ne vois-je pas aujourd'hui sa prospérité !

Pour constater cette prospérité il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Il est surprenant de voir à tous moments un pareil encombrement de machines. On ne voit que cyclistes circulant dans les rues pour leur plaisir ou leurs affaires, et tous les degrés de la société s'y coudoient. Pendant que l'ouvrier se rend en vélo à son travail, des familles entières de haute lignée s'en vont pédaler ferme, à travers la poussière, sachant qu'elles rapporteront de leur exploit une dose de santé. Que de nombreux et grands magasins ne voit-on pas pour la vente de ces mignons instruments ! Tous les ans une splendide Exposition, honorée de la présence officielle du chef de l'État, consacre les efforts des inventeurs, c'est un enthousiasme délirant. Tout le monde raffole de la vélocipédie. Tout le monde vélocé. C'est une durable et vraie passion. Que veut-on de mieux ?

Ah ! c'est qu'il va une puissance infernale dans les fragiles rayons d'une roue de bicyclette, et heureux qui sait l'y voir ! Le sort d'une Nation en dépend absolument. Le gouvernement l'a bien compris. L'armée elle-même l'a adopté avec toutes ses conséquences, ce mignon petit cheval d'acier qui sert de joujou au civil et d'arme de guerre au soldat. Je n'approfondis pas, me contentant de formuler des vœux pour le succès de ma patrie.

aux lèvres, heureux sans doute de leur capture ou tout au moins de la bonne journée de campagne qu'ils venaient de passer. Des familles entières, et non des moins huppées, s'en revenaient ainsi. C'était plaisir de voir le plaisir de ses gens.

Avant d'arriver à Montbazou j'eus affaire à un casse-cou. J'allais descendre une longue côte lorsqu'un chien de moyenne taille et de couleur fauve, ne se contentant pas d'aboyer après moi, voulait sans doute goûter de ma chair : c'était l'heure du dîner. Mes exhortations ne purent le faire battre en retraite. Il me serra de si près que, ne pouvant moi-même me retenir, engagé que j'étais sur la pente de la côte, je lui passai sur le ventre et, ma foi, il ne l'avait pas volé. Vous croyez peut-être qu'il était mort, horriblement ouvert par le poids de ma personne ? Ne pleurez pas, âmes sensibles ou, du moins, si quelque larme a déjà humecté vos paupières, hâtez-vous de rengainer votre mouchoir. Ce brigand était plus vivant que jamais et me le démontra en opérant une contredanse joyeuse autour de mon parterre personnel. N'allait-il pas me narguer par-dessus le marché ? Il était plus ingambe que jamais et sautillait comme le diable. Moi-même fus mis à bas de mon instrument, sans aucun mal heureusement. J'aime beaucoup les chiens ; mais s'ils flairent en moi autant de sympathie, je leur serais reconnaissant de ne pas me témoigner la leur de pareille manière. Cette exagération dans la manifestation d'amitié pourrait devenir dangereuse. Je ne pus me défendre d'une certaine émotion dont se rendirent compte les propriétaires du chien qui virent la scène se dérouler et purent voir, par conséquent, qu'il n'y avait nullement de ma faute. Aussi ne m'en voulurent-ils point d'avoir failli crever la peau de leur cerbère. Il n'en est pas moins vrai que cela me coupa un peu les jarrets et que je crus devoir m'allonger cinq minutes sous une haie. La perspective d'un plus long repos le soir me redonna des jambes et j'allais de l'avant. Peu après, ayant traversé une barrière de chemin de fer, je rencontrai deux gendarmes à cheval en tournée d'inspection et j'eus l'honneur de me voir dévisager par eux avec un air d'inquisition qui, si j'avais eu la conscience troublée, m'aurait obligé de leur démontrer que mon cheval avait de meilleures

L'œuvre ici et là. Combien en ai-je vu de ces coquins qui, au lieu d'égaliser un terrain raboteux, désespoir des vélocipédistes, s'amusaient à lire leur journal, nonchalamment allongés sur le gazon, à l'ombre majestueuse des hêtres !.. Ô Tityre ! un vrai Paradis quoi ! Ils ne se foutent pas la rate, ces travailleurs de grand chemin, persuadés que l'alignement des cailloux ne leur rapportera pas un maravédis de plus. Ne sachant pas si je dois les blâmer, je me contente de constater le fait.

Et puis, ce qu'on remarque le plus aux environs des villes, c'est la multiplicité des jardins. La culture maraîchère y est en grand honneur, vu la proximité des marchés et la certitude que l'on a d'une vente courante. Là, par exemple, on travaille sérieusement et avantageusement. Cela se comprend, puisque c'est le cas de dire que l'on récolte ce que l'on a semé, tandis que le pauvre cantonnier a beau semer des cailloux sur sa route, il n'en poussera pas un chou de plus dans son jardin.

i
i i

Je faisais ces remarques et ces réflexions lorsqu'après avoir descendu une côte longue et rapide j'entrai enfin dans Poitiers. C'est une singulière ville antique perchée au sommet d'un monticule au bas duquel coulent d'un côté la Vienne et de l'autre le Clain, ce qui n'empêche pas qu'elle s'est étendue dans les bas-côtés à droite et à gauche et qu'elle a un grand cachet d'originalité. Mon premier soin, en apercevant la Vienne, avant d'entrer en ville, fut de bénéficier d'un coin où l'on pouvait l'aborder sans danger. C'était même là que venait sourdre l'eau d'une source voisine. J'adorai cette nymphe à qui je fis le sacrifice de ma soif, de ma poussière et de ma peine. Je fus si heureux de cette contemplation, j'y barbotai si bien que je m'y oubliai. Il fallut que le son d'une horloge voisine me rappelât à la réalité. Après m'être bien lavé, bien débarbouillé, bien désaltéré, je quittai cette rive enchantée dont la vue me séduisit tant dès l'abord que dans ma précipitation de descendre de vélo j'oubliai

à expliquer. Celle dont je fus victime alors comptera dans les plus importantes de ma vie. La voici en deux mots.

Je venais de traverser le centre de la ville, tenant fièrement mon cheval par la bride, fier du résultat obtenu, fier de circuler au milieu de cette foule qui est à la fois le charme et l'inconvénient des villes. Enfin, je touche barre à destination et quelle n'est pas ma stupéfaction en apprenant que mes très aimables cousin et cousine sont absents, partis le même jour que moi et, comble de dérision du sort, pour chez moi !.. Comme moi, ils n'avaient pu me prévenir à temps de leurs projets dont, comme moi, ils me ménageaient sans doute la surprise agréable. Nous sommes partis le même jour, à la même heure et, allant l'un vers l'autre, nous sommes croisés en route. Je suis persuadé que je leur ai passé sur la tête en passant sur quelque pont sous lequel s'engouffrait le train qui les portait. Fatalité ! En est-ce une ? et ne sommes-nous pas en droit d'en cimenter davantage notre amitié ?

Je sais avec quelle réelle satisfaction nous nous voyions quand je débarquais chez eux et j'aurais été bien heureux de les accueillir cordialement chez moi où l'occasion est des plus rares. J'ai été privé des deux bonheurs à la fois : celui de les voir chez moi, et celui de les voir chez eux. Que mes regrets et les leurs nous rendent plus heureux une autre fois ! Il n'en est pas moins vrai que j'ai été reçu, comme toujours, à bras ouverts par leurs excellents parents que je confonds dans la même affection. Leur ahurissement a été double comme il devait l'être de me voir arriver chez eux, alors que les leurs devaient être chez moi. Nous nous expliquâmes cet étonnant quiproquo ; mais nous eûmes bien du mal à le digérer.

Certainement j'avais beaucoup de plaisir à me retrouver chez eux et, plus que jamais, j'avais besoin des bons soins qu'ils me prodiguèrent. J'ai toujours été dorloté chez eux ; mais il entraînait dans mon programme de n'y faire qu'un très court séjour pour ne pas perdre le bénéfice de mon entraînement dans un trajet pareil. Je croyais, après avoir payé mon tribut à leur amitié, pouvoir continuer ma marche ; mais leur amitié ne l'entendit pas de la